



# **Moi la Révolution, poétique révolutionnaire par gros temps contrerévolutionnaire**

Sophie Wahnich

## **► To cite this version:**

Sophie Wahnich. Moi la Révolution, poétique révolutionnaire par gros temps contrerévolutionnaire. 2023, <10.1080/08935696.2023.2215145>. <hal-04362133>

**HAL Id: hal-04362133**

**<https://hal.science/hal-04362133v1>**

Submitted on 2 Jan 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC0 1.0 - Universal - International License

## **Moi la Révolution, poétique révolutionnaire par gros temps contre-révolutionnaire.**

**sophie wahnich, Pacte, Grenoble**

Moi la révolution est un drôle de texte. Il met en scène une figure féminine, un peu comme dans la chanson de Moustaki intitulée *sans la nommer*, où la « fille bien vivante » n'est autre que la « Révolution permanente ».

Mais ici, la Révolution, dit « je », « moi, je », et le sous titre parle de « remembrances d'une bicentenaire indigne » comme René Allio avait raconté l'histoire de *La vieille dame indigne* en 1965, au cinéma. Dans ce film une vieille dame découvrait l'amour de la vie au moment de son veuvage et indignait ceux qui auraient voulu la voir plongée dans la tristesse.

Dans ce *Moi la Révolution*<sup>1</sup> il y a une dialectique des mortes et des morts-vivants, des spectres et des corps, de la joie et de la douleur. Ça tourbillonne. Le temps est hors de ses gonds et le lecteur circule entre passé et présent, souvenirs et réflexions d'après-coup, histoire vécue et histoire représentée, racontée.

Il s'agit de remembrances, un mot désuet que Daniel Bensaïd préfère à « souvenirs » ou « mémoire » ou « commémoration ». « Remember » littéralement veut dire redonner des membres, un corps, à une vieille dame donc. Redonner de la « chair humaine » aurait dit Marc Bloch. Redonner du corps et redonner corps à la Révolution là où le bicentenaire au masculin, et donc la société contemporaine et ses rituels, la font disparaître. Faire surgir des souvenirs bien vivants contre l'embaumement abusif d'une commémoration officielle orchestrée par l'Etat. Le mot « remembrance » est déjà une prise de position contre l'embaumement commémoratif.

En donnant corps, on donne voix et l'on fait resurgir aussi ce qui fait une personne et un dialogue : des émotions, de la colère, de la joie, de la tristesse, de la déception, de la fierté, et ainsi dans le nuancier de toutes ces couleurs de la pensée<sup>2</sup>, des contradictions vécues là où la simplicité d'un 1789 magnifique quand 1793 ferait rougir, laisse Daniel Bensaïd dubitatif. Mais il s'agit aussi de redonner du féminin, c'est-à-dire peut-être du « sans limites ». Retour à la Révolution permanente.

Le texte met en scène l'interpellation politique de celui qui orchestre l'événement en tant que Président socialiste de la République française par celle qui ne peut pas intervenir, sinon sous cette forme fictionnelle. Une révolution réifiée est devenue une chose muette. Il faut jouer le rôle de Michelet et réveiller les morts.

C'est ainsi que le livre met face à face deux situations historiques et les confronte : celles des acteurs et celle des héritiers. Ces derniers font bien ce qu'ils veulent avec l'héritage mais ne peuvent pas pour autant détruire toutes les traces de ce qui a été. Les idées laissent du pratico-inerte aurait dit mon ami Sartre<sup>3</sup>, et parfois il est fondamentalement agissant, c'était peut-être l'intuition de Saint-Just cité dans le volume de Daniel Bensaïd : « Je méprise la poussière qui me compose, et qui vous parle, on pourra la persécuter et faire mourir cette poussière ; mais je défie qu'on m'arrache cette vie indépendante que je me suis donnée dans les siècles et dans les cieux... »<sup>4</sup>. Mais ce que le lecteur lit c'est aussi l'interpellation faite par une femme à un homme. Dans la langue française, le mot « révolution » est féminin et le mot « président » ou

---

<sup>1</sup> Daniel Bensaïd, *Moi, la Révolution, Remembrances d'une bicentenaire indigne*, Gallimard, 1989. désormais MLR.

<sup>2</sup> *Raisons pratiques* N° 6/1995 - *La couleur des pensées - Sentiments, émotions, intentions*, Collectif, Paris, éditions de l'EHESS.

<sup>3</sup> Jean Paul Sartre, *Critique de la raison dialectique*, Paris Gallimard, 1960 et Sophie Wahnich, *La Révolution française n'est pas un mythe*, Paris, Klincksieck, critique de la politique, 2017.

<sup>4</sup> Saint-Just, *Fragments d'institutions républicaines, œuvres complètes* présentées par Miguel Abensour, Paris, Folio-Gallimard, 2004.

« roi » masculin, et dans les théâtres d'ombre mis en scène au moment de l'événement, la Nation fait une scène de ménage au Roi car ce dernier l'a trahie. C'est un thème repris par Renoir dans *la Marseillaise* (1938), et c'est sans doute aussi ce qui permet de comprendre des graffiti révolutionnaires où une femme goguenarde interpelle un roi benêt souvent présenté abusivement comme un couple de sans-culotte<sup>5</sup>. Dans *Moi la Révolution* ce n'est plus la nation-femme et le roi-homme, mais bien la Révolution-femme et le président-socialiste-homme qui se jauge. L'une a le privilège de cette parole qui déborde le temps, l'autre celui des actes et des discours au présent, un président qui n'a rien d'un roi benêt. Un autre couple pour une interpellation analogue. Comment peux-tu me trahir à ce point ?

Alors oui, il y a de l'hystérie dans l'air, des colères, des bagarres, « femme à histoires » car « redresseuse de torts »<sup>6</sup>

Ce texte est ainsi hors le temps et très situé dans cette année 1989 du bicentenaire, ce sont bien des querelles de ce présent là qui sont données à lire.

Nous sommes plus de trente ans plus tard. Peut-on encore lire ce texte et pourquoi, comment ? Qu'est-ce que l'incertitude fictionnelle du sujet, du narrateur et du corps parlant, aura permis de dire, mais aussi aura empêché de dire ? Il y a là une véritable poétique du savoir à expliciter. Sous les tréteaux de la *comedia del arte* où un chien porte un bonnet phrygien et où la révolution s'étrangle devant la télé, en préparant sa salade à l'ail, il faut démêler les fils d'une poétique du savoir complexe et polyphonique. Et il faudra bien se demander qui entend ou reste sourd à cette poétique engagée ici par l'auteur Daniel Bensaïd, en 1989 déjà, et aujourd'hui encore. L'actualité ou l'inactualité d'une poétique, c'est à la fois sa capacité à traverser le temps, à maintenir son actualité donc, mais aussi à maintenir le sens de son adresse, à qui s'adresse ce texte ?

La porosité des champs est-elle aujourd'hui suffisante pour qu'une telle poétique puisse porter sur ses deux versants, celui des militants, celui des savants, à l'instar de ce qui caractérisait la vie de Daniel Bensaïd ? Comment la science fiction peut-elle encore trouver son compte dans l'institution de lecture contemporaine ?

## **I. Incarner la révolution, un rêve de toute puissance carnavalesque**

### **Daniel Bensaïd écrivain de fiction**

#### ***1.1. La fiction comme position théorique***

En 1989 les expérimentations d'une accointance de la fiction et de l'histoire étaient encore bien rares et n'avaient pas été banalisées par une généralisation dépolitisante comme aujourd'hui. Régine Robin avait publié *Le cheval blanc de Lénine ou l'histoire autre*<sup>7</sup> en 1979, et théorisé ces questions larges de fiction dans un livre intitulé *le Roman mémoriel*<sup>8</sup>. Ce livre réfléchissait sur la finalité contemporaine de l'histoire dans ses liaisons dites dangereuses avec la mémoire et le romanesque freudien. Sa visée était de montrer qu'il n'était pas si simple de séparer mémoire et histoire, que l'histoire était un pan spécifique de la mémoire sociale. Mais il s'agissait aussi de refuser la fabrique d'identités bien balisées, le poids du symbolique, les légitimations et les identifications confortables. Jacques Rancière n'avait pas encore publié *Les noms de l'histoire*<sup>9</sup> où il plaide pour une nouvelle poétique du savoir historien avec un triple contrat poétique, scientifique et politique, mais sans doute que

---

<sup>5</sup> Sophie Wahnich, *la Révolution française expliquée en images*, Paris, Seuil, 2019.

<sup>6</sup> MLR, p. 227.

<sup>7</sup> Régine Robin, *Le cheval blanc de Lénine ou l'histoire autre*, Complexe 1979, réédité dans *Le naufrage du siècle*, Berg international, 1998.

<sup>8</sup> Régine Robin, *Le Roman mémoriel*, Montréal, Le Préambule, 1989.

<sup>9</sup> Jacques Rancière, *Les noms de l'histoire*, Le seuil, 1992.

dans les couloirs du département de philosophie de Paris VIII, quelque chose de cette question circulait.

Avec l'écriture de l'histoire, se joue l'impossibilité même de l'histoire. Car, quoi qu'on fasse, le réel résiste à toute interprétation. Le passé n'est jamais ce que l'on a cru qu'il était, écrire de l'histoire, c'est fabriquer un ordre rétrospectif et donc toujours trahir le vrai, par définition inconnaissable. Vouloir travailler avec la fiction c'est toujours conceptualiser à nouveau le partage qui opposait les régimes de sens aux régimes de scientificité, au profit d'une interrogation sur l'ordre des récits, capable ou non de faire entrevoir ce réel inaccessible. Régine Robin appelait à un « dérapage imaginaire de l'historien » qui lui permettrait de sortir de l'Histoire avec un grand H, sortir de son matériel, de ses archives, lui permettrait d'assumer en fait son incomplétude, de la dire sans refuser de maintenir une position claire qui distingue le référent inscrit dans l'archive et ce qu'en fait le savant, l'historien, l'écrivain. Ce dernier devait reconnaître qu'il était capable de poser des bonnes questions, mais pas toujours d'y répondre. Régine Robin appelait à travailler contre ce qu'elle appelait un « positivisme honteux » et dans le sens d'une certaine déconstruction du sujet complet ou complètement absent de l'historien. A ce titre la fiction peut être plus rigoureuse que l'histoire. Travailler ainsi ce n'est nullement quitter la rationalité du savoir, mais changer l'approche de l'historien quant à la lecture de l'archive, la constitution des corpus, les méthodologies et les analyses à mettre en œuvre, quant aux productions textuelles qui en découleraient. A ce prix, l'historien devient un intellectuel critique et engagé grâce à cette réflexion sur l'écriture. Daniel Bensaïd semble répondre à cette manière de faire avec l'histoire de la Révolution, l'événement de sa commémoration, la fiction de ce dialogue. De fait Régine Robin espérait un historien ironique, inquiet. Il donnerait à la fonction critique une véritable existence dans la société sans se prendre pour autant pour un porte-parole du social. En acceptant l'inconfort, l'incertitude voire le tourment intellectuel, l'historien serait confronté à son éthique sans pouvoir s'autoriser d'une boussole donnée d'avance. Il serait dans un « hors-lieu », et devrait construire ses repères avec ce que j'appelle aujourd'hui la « raison sensible ». Analogue à celle des révolutionnaires, c'est une réflexivité nouée à une expérience sensible du monde, à une position dans le monde.

Aussi le premier travail dans ce texte *Moi, la Révolution*, est un travail sur ce qui permet par la fiction de donner à savoir et à entendre cet impossible savoir. La première recherche, celle qui est singulière est là dans cette écriture où Daniel Bensaïd donne son corps et sa voix à la Révolution et se met dans la peau d'une femme âgée qui a encore son mot à dire, des émotions vives et des tristesses persistantes. Une femme âgée ou sans âge. Une figure qui vient nous hanter comme les morts hantent les vivants à Madagascar pour réclamer qu'on change leur lamba de soie. Dans le texte de Daniel Bensaïd, la Révolution se retourne dans sa tombe et en sort.

### ***1.2 L'opération fictionnelle: une transmutation permanente***

La transmutation ne cesse jamais dans ce texte qui s'ouvre par une première adresse intempestive de la Révolution à Mitterrand. Mais entre gens qui se connaissent bien, qui se mesurent l'un l'autre dans la tradition sans-culotte ils vont se tutoyer.

Mais la Révolution se fait aussi narratrice, et sous la Révolution, comme concept et comme événement, une femme refuse « le rôle de brave fille un peu gourde »<sup>10</sup> qu'on semble vouloir lui faire jouer avec la commémoration. La Révolution si c'est une femme, est histrienne, querelleuse, dissidente. Mettre en scène cette figure féminine permet de jouer avec cet histrionisme et de laisser une liberté sans limite se déployer au gré de la fantaisie des mots d'esprit de l'auteur, car sous la femme-Révolution, Daniel Bensaïd en travesti. Il y a du

---

<sup>10</sup> MLR, p.10

carnavalesque dans les choix littéraires qui sont à l'œuvre. Il y aura de l'ironie. Et ça commence ainsi politiquement car cet histrionisme permet de ramener du conflit là où il y avait du consensus. Apollinaire dans son poème *Colchiques* décrit les ruminants qui s'empoisonnent dans des prés vénéneux. « Les vaches y paissant lentement s'empoisonnent »<sup>11</sup> disait-il, ici ce sont les invités de la garden party du Président qui « mastiquent ensemble les caramels mous »<sup>12</sup> du consensus.

Le ton est donné, le texte et la pensée seront débridés par la fiction.

Daniel Bensaïd s'est glissé dans le corps fantomatique d'un personnage mythique, il pourrait apparaître comme un Léviathan qui englobe tous les acteurs et actrices de la Révolution en fabriquant depuis cette multiplicité une figure unifiée avec, drame pour les puristes du formalisme, un psychologisme appuyé. Mais plus qu'au Léviathan, cette figure me fait penser à *Pétronille et ses 120 petits*<sup>13</sup> de Claude Ponti, cette souris fière d'avoir autant d'enfants, mais aussi au personnage de mère qui apparaît comme « la maman de toutes les mamans » pour sauver de la détresse Pétronille qui se noie dans l'histoire. Et si j'y pense, c'est que cette unification n'a rien d'une fusion étatique et surplombante mais qu'elle est tendre et maternelle. Georg Buchner<sup>14</sup> faisant parler en ventriloque Danton qui reprochait à la révolution d'avoir comme Saturne, dévoré ses enfants. Ici la fonction paternelle laisse la place à la fonction maternelle et il ne s'agit plus de les dévorer mais de les élever, de leur dire encore là où ils ont failli, ont laissé le projet inachevé, ainsi sur l'égalité des hommes et des femmes, ainsi sur la question de l'esclavage ou encore sur la propriété. Tout est resté inachevé et la Révolution aurait aimé que ses enfants aillent plus loin, soient plus forts, plus vertueux, plus conséquents. La Révolution comme personnage n'est donc pas un personnage ambivalent où il y aurait du bon et du mauvais, non cette figure est une figure entière et maximaliste, à ce titre elle a des accointances avec un concept mais un concept qui prendrait en compte l'inconcevable des sentiments. Adorno avait appelé de ses vœux une philosophie qui ne pourrait plus faire l'économie de l'inconcevable et donc de la douleur et moi j'ajouterai de la joie, et bien c'est un concept doté de joie et de douleur que cette Révolution, une mère courage un peu brechtienne.

La Révolution ressent ce qui se passe et c'est son désir de vérité, ses colères, ses expériences, sa manière de penser, de récuser, sa tristesse aussi qui font la puissance d'interpellation de ce personnage.

Ainsi la Révolution française est à la fois un fantôme bien vivant, un concept, une mère, un corps sensible, un personnage, c'est-à-dire le masque de Daniel Bensaïd. Et sans doute il s'agit d'« apprendre à vivre enfin » qui était l'assertion qui ouvrait le texte de Jacques Derrida, *Spectres de Marx*.<sup>15</sup> On pourrait alors presque voir « la vieille dame indigne » de Renée Allio se délecter d'une glace à la chantilly comme si c'était la première fois qu'elle y goûtait. Mais non, ce n'est pas la première fois et il s'agit de faire des retrouvailles avec la vie qui s'installe avec une simplicité déroutante, dans un quotidien où la télé est ouverte dans la salle à manger et où l'on commente l'actualité en petite tenue. Cette simplicité du personnage ferait oublier le caractère mégalomane de cette incorporation. Car apprendre à vivre certes mais surtout « apprendre à vivre enfin » à ses enfants qu'on aime avec ses préférés, mais aussi à nous hommes et femmes du XXe siècle finissant qui faisant fratrie recomposée, devons bien reconnaître que nous sommes fils et filles de la révolution.

---

<sup>11</sup> Apollinaire, *Alcools, Colchiques*, 1920, Folio-Gallimard 2013.

<sup>12</sup> MLR, p.10

<sup>13</sup> Claude Ponti, *Pétronille et ses 120 petits*, L'école des Loisirs, 1990.

<sup>14</sup> Georg Buchner, *La mort de Danton*, 1835.

<sup>15</sup> Jacques Derrida, *Spectres de Marx*, Paris, Galilée, 1993.

De fait notre narratrice se sait faillible, dénuée de certitudes, ses questions les plus cruciales restent encore sans réponses mais elle sait qu'il faut les poser avec sérieux et rigueur et elle le dit. « Je n'ai pas eu que des vertus, je ne suis ni femme de marbre, ni femme de fer. Femme simplement. Humainement femme et humainement défaillante. (...) j'ai mes doutes et mes incertitudes », <sup>16</sup>

Elle a cependant appris des choses, ne serait ce que la valeur de ses questions, et elle veut les transmettre, nous faire part de ses réflexions et pour que le lecteur ne soit pas rebuté, s'il faut faire la leçon, c'est à l'Etat qui commémore même si Daniel Bensaïd s'en défend, et à toutes ses figures, la figure de Mitterrand étant celle qui orchestre le tout. Deux corps mythiques, donc un Léviathan au masculin, une mère mythique au féminin.

Alors si François Mitterrand est bien heureux d'être président au moment du bicentenaire, Daniel Bensaïd jubile de sa position d'auteur. Lui, La Révolution ! Et cette jubilation est communicative. Il s'agit de savoir vivre populaire, la vie est trop courte pour la laisser se perdre dans la tristesse, il faut en rire, il faut en pleurer mais il faut rester vivant, vivante, vivifiante.

La transmutation est alors celle du ventriloque mais caché sous la table comme dans l'automate décrit par Walter Benjamin dans ses thèses sur le concept d'histoire <sup>17</sup>. Le ventriloque joue tous les rôles celui de la Révolution, celui de Mitterrand et il a tellement suivi de près cette histoire dans la vraie vie que cela est presque naturel de jouer en marrane au caméléon. Oui Daniel Bensaïd jubile de jouer tous les rôles, tout en ayant pris le parti de sa chère révolution.

Carnaval cannibale ? Certains enfants sont clairement objets d'un scrutin épuratoire, la révolution est une mère qui juge et qui condamne, une mère très exigeante au risque de paraître impossible malgré tout à satisfaire ou à consoler. Une révolution qui demeure ainsi intimidante.

## **II. Un anachronisme auto-justicier, des discontinuités contre la téléologie, Daniel Bensaïd historien**

### **2.1. Pour rendre justice**

Ce travail de l'historien « qui juge et qui condamne » est celui de l'histoire critique de Nietzsche <sup>18</sup>. « Celui-là seul que torture une angoisse du présent et qui à tout prix, veut se débarrasser de son fardeau ressent le besoin d'une histoire critique qui juge et qui condamne. » <sup>19</sup> Et ici c'est la révolution qui semble se faire justice elle-même avec dans l'opération fictionnelle, l'emboîtement des matriochka. Cette justice n'est pas celle qui chercherait à juger la Révolution comme telle avec des arguments d'aujourd'hui, mais bien à juger le bicentenaire commémoratif. Ainsi contre l'hypothèse d'une révolution matrice des totalitarismes déjà diffusée dans le public droitier par François Furet, Daniel Bensaïd qui prend soin de parler de cet historien adverse sans trop le citer, bataille. Il bataille contre ce nouveau sens commun qui fait qu'un « conseiller en investissement » <sup>20</sup>, puisse comparer la déclaration des droits de l'homme et du citoyen en 1789 et les autoroutes dans les années 1930 et depuis cette comparaison absurde, la Révolution et le totalitarisme fasciste et nazi. Tout est dit par ce ridicule qui mettrait en équivalence un outil de la vie matérielle et

---

<sup>16</sup> MLR, p.26.

<sup>17</sup> Walter Benjamin, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, 2000, *Thèses sur le concept d'histoire*, (vol 2).

<sup>18</sup> Nietzsche, *Considérations inactuelles, de l'utilité et de l'inconvénient de l'histoire pour la vie*, 1874, *Œuvres*, Robert Laffont Bouquins, 1993.

<sup>19</sup> Nietzsche, *Considérations inactuelles, de l'utilité et de l'inconvénient de l'histoire pour la vie*, op.cit.

<sup>20</sup> p.21

technique et l'outil symbolique par excellence d'un texte émancipateur et disputé, tantôt espérance, tantôt alibi. C'est pourquoi il faut lutter sur deux fronts : le dénigrement d'un côté, l'embaumement falsificateur de l'autre. Ce sont ses émotions et ses cas de conscience qui alertent la Révolution sur ce qui se passe au présent et c'est depuis ce présent qu'elle se retourne sur le passé pour aller revisiter ce qui éclairerait d'un autre jour ce présent. Dialectique des temps. Ses souvenirs vifs ont alors valeur d'arguments, même si pour juger ce bicentenaire il faut bien sur opiner sur l'incertitude de l'événement révolution lui même et de ses acteurs.

Plusieurs questions d'une très grande actualité retiennent l'attention de notre historien, la propriété et la question du droit naturel, les colonies, la question des femmes, celles des esclaves et des étrangers. Toutes celles qui auraient réclamé plus de constance ou plus de courage des acteurs révolutionnaires. C'est pourquoi la Révolution parle de « ses droits inachevés »<sup>21</sup>. La propriété était-elle un droit naturel ou un droit social ? De quel droit les propriétaires pouvaient-ils s'autoriser à affamer les hommes pauvres ? La connivence se fait alors avec Robespierre qui parle du droit à l'existence comme premier des droits<sup>22</sup>. Mais ce même Robespierre la déçoit quand il semble récuser ses élans abolitionnistes. Il n'y aura pas d'idoles, juste des préférés fragiles. Daniel Bensaïd écoute sans doute trop Michelet qu'il prend souvent pour argent comptant.

Ce sont alors les impensés comme les problèmes révolutionnaires de la France contemporaine qui sont passés en revue. Car ce sont les guerres coloniales de 1945 à 1989 qui sont revisités depuis Saint-Domingue et l'impossible renoncement aux colonies. De Sétif aux gendarmes d'Ouvéa en Nouvelle Calédonie que l'on espère devenir Kanaky. Nous en sommes toujours là. « La « généreuse », « l'exemplaire », « la glorieuse » déclaration des droits a échoué sur la question de l'esclavage. « L'admettras tu lorsque tu opposeras la lumière de 1789 aux ombres de 1793 »<sup>23</sup>. Pour le narrateur, il y a une ombre portée de longue durée que l'on voudrait maquiller par la célébration de Toussaint Louverture. « J'annonçais une émancipation universelle. Paradoxalement de ma victoire défaite, surgit le germe d'un racisme moderne qui vous hante encore. »<sup>24</sup> Le « encore » est sans fin. La reconquête des droits dans l'actuel médiocre. Les libertés publiques sont vendues aux grands groupes et le droit d'asile abaissé, les étrangers leurrés par des promesses qui n'adviennent jamais. Quant aux femmes, elles sont filles de la Révolution, bafouées par des hommes qui sauf exception comme celle de Grégoire ou de Saint-Just n'ont pas voulu entendre qu'elles pouvaient devenir des égales.

Pour parler de ce genre de hantises, d'occasion manquée prise dans les rets du répétitif, Nicole Loraux parle de « nappes de temps immobile »<sup>25</sup>. Ce pourrait être l'autre nom d'un « passé indissoluble dans le présent »<sup>26</sup>. Or cette immobilité pour Nicole Loraux relève du déni du conflit. Un temps suspendu de la temporalité historique classique, le temps de l'oubli et du répétitif, mais aussi, celui qui met à l'œuvre une « mémoire barrée » de la conflictualité politique et le « sourd travail d'une instance désirante »<sup>27</sup>. Temps de l'inconscient et des passions. Ce qui n'a pu être dialectisé par le sujet ou par le collectif, reste immobile, non soumis au travail d'élaboration des contradictions. Ces nappes de temps immobiles offriraient une autre explication à l'histoire froide ou stagnante, sans que les sujets de l'histoire aient à la

---

<sup>21</sup> MLR, Titre d'une grande partie, p.29-69.

<sup>22</sup> MLR, p.44.

<sup>23</sup> MLR, p.54.

<sup>24</sup> MLR, p.68.

<sup>25</sup> Nicole Loraux, *Le genre humain*, n°27, Seuil, juin 1993, réédité dans *Les voies traversières de Nicole Loraux*, Clio/Espace temps, 2005.

<sup>26</sup> C'est à dire le pratico inerte de Sartre dans le présent, tel qu'il le décrit dans *questions de méthodes dans la critique de la raison dialectique*, Paris, Gallimard, 1960, réédité en 1984.

<sup>27</sup> Nicole Loraux, « Eloge de l'anachronisme en histoire », art.cit., p. 138.

prendre en charge toute. A ce titre Nicole Loraux parlait volontiers des problèmes grecs de notre démocratie. Elle indiquait ainsi non pas une filiation continue de ces problèmes, mais la répétition de problèmes analogues, enkystés dans un temps non vectorisé de l'histoire.

Je crois que Daniel Bensaïd est exactement à cet endroit quand il prend en charge le dossier révolutionnaire et qu'il relit de près, de très près même parfois les textes. Mais s'il se fait ainsi lecteur d'archives imprimées et qu'il réfléchit comme un chercheur engagé, il ne rentre pas dans la possibilité d'un dialogue effectif avec les historiens de la Révolution qui pourraient pourtant partager les mêmes questions. Il fait son tri sans nous en faire part, sauf pour ceux qui sauraient lire entre les lignes. Il choisit ainsi de ne pas nous émanciper, nous lecteurs, de la position surplombante de celui qui sait et sait interpréter mieux que quiconque les énoncés des acteurs.

A ce titre, il élude la contextualité et le travail de production des catégories que les acteurs révolutionnaires tentent de faire avec plus ou moins de rigueur, de sérieux, d'efficacité. Ainsi la catégorie d'étranger chez Saint-Just est celle qui identifie les étrangers à la coalition contre-révolutionnaire européenne et aux contre-révolutionnaires français, et aux traîtres. Elle ne s'oppose que partiellement à la question nationale et à ce titre elle me paraît plus intéressante à relier à ce roi traître et devenu ainsi étranger à la cité, qu'à une simple conception nationale de la vie politique. Cet étranger devient un étranger à l'humanité et non à la nation, et de ce fait, cela conduit à investir la notion de crime de lèse-humanité<sup>28</sup>. Nous n'avons pas quitté contrairement à ce que dit Daniel Bensaïd les rivages de l'universel révolutionnaire. Saint-Just ne se trahit pas, en tous cas pas à cet endroit.

Je pense que ces défauts de raisonnement et de lucidité conduisent à des défauts de jugement, et que sans doute on pourrait les répertorier et voir en quoi l'idéologie vient faire écran à la possibilité d'un savoir commun sur ces questions cruciales. Le travail au moins aura été ouvert dans ce texte qui à ce titre demeure un livre à la fois scientifique et politique et la politique n'est jamais pure de toute idéologie. Et puis il faut rappeler que dans le moment révolutionnaire lui-même, les acteurs sont confrontés à un feuilletage du temps un temps qui n'est pas seulement révolutionnaire mais en but lui-même à un temps immobile, que Nicole Loraux encore une fois avait indiqué.

## ***2.2. Discontinuités: une philosophie de l'histoire***

Daniel Bensaïd le sait, il sait qu'il n'y a pas de ligne droite du progrès mais bien des discontinuités. La Révolution est « irruption, interruption et bifurcation », autant de termes qui permettent de retrouver la question de l'événement, mais aussi celle de l'alarme qu'on doit tirer quand le progrès prend l'allure « d'un train lancé à grande vitesse dans le mur »<sup>29</sup>. C'est aussi à ce travail qu'il s'attelle en discussion avec Michael Lowy commentant Walter Benjamin. Michel Lowy en bon marxiste continue à voir la Révolution française comme une illusion quand Daniel Bensaïd prend au sérieux l'enjeu du laboratoire révolution française déjà revalorisé par Walter Benjamin lui-même.

La thèse XIV des thèses sur le concept d'histoire, est celle où ce dernier troque cette supposée illusion, pour un flair de l'actuel. « L'histoire est l'objet d'une construction dont le lieu n'est pas le temps homogène et vide, mais qui forme celui plein de temps actuels. Ainsi pour Robespierre, la Rome antique était un passé chargé de temps actuel surgi du continu de l'histoire. La Révolution française s'entendait comme une Rome recommencée. Elle citait l'ancienne Rome exactement comme la mode cite un costume d'autrefois. C'est en parcourant la jungle de l'autrefois que la mode a flairé l'actuel. Elle est le saut du tigre dans le passé. Ce

---

<sup>28</sup> C'est l'objet de ma thèse soutenue en 1994 et publiée en 1997, soit huit ans après la parution de *Moi la Révolution*. Sophie Wahnich, *L'impossible citoyen, l'étranger dans le discours de la Révolution française*, Paris, Albin Michel, 1997.

<sup>29</sup> Michael Lowy, *Avertissement d'incendie*, Paris,



saut ne peut s'effectuer que dans l'arène où commande la classe dirigeante. Effectué en plein air, le même saut est le saut dialectique, la révolution telle que l'a conçue Marx. » Les historiens travaillent dans l'arène, mais l'histoire révolutionnaire effective n'est autre que ce saut dialectique. C'est pourquoi la Révolution n'est ni continuum du temps, ni table rase mais bien réagencement des temps. Le travail de l'historien de la Révolution française doit alors saisir comment il s'effectue. A ce titre Walter Benjamin se fait historien de la Révolution française en montrant que le calendrier révolutionnaire n'est pas une nouvelle institution du pouvoir mais signe de cette capacité de réagencement. Thèse XV : La conscience de faire éclater le continu de l'histoire est propre aux classes révolutionnaires au moment de leur action. La grande Révolution introduisit un nouveau calendrier. Les calendriers ne comptent pas le temps comme des horloges.(...) Les jours de fêtes sont des jours de remémoration. Les calendriers sont les monuments d'une conscience de l'histoire. »

Donc nous voilà avec une révolution qui récuse « l'horloge de salon » et reconnaît « rythme et battements », « nœuds et ventres »<sup>30</sup>. Contre « le progrès triomphant » thermidorien par excellence, il faut refuser « l'escamotage des discontinuités » et « les dates qui s'égrènent »<sup>31</sup>. Il n'y a pas eu de ligne droite de la Révolution au bicentenaire, surtout pas cette ligne droite qui viserait à faire de la Révolution française le faire valoir de tous les renoncements, à commencer par le renoncement à la Révolution elle-même.

En effets, aux historiens qui conçoivent la ligne du temps social comme une ligne continue et le mouvement de cette ligne comme un mouvement plutôt régulier et régulé, s'opposent les historiens qui mettent l'accent sur les formes de discontinuités qui viennent, soit suspendre ou interrompre un mouvement donné du social, soit le déplacer, le renverser, le décomposer. Or cette question dépend d'un attachement à la possibilité de la Révolution, comme changement d'ordre, conçu comme l'effet d'une action volontaire dans un tissu social conçu comme essentiellement divisé. Sauver la discontinuité, c'est alors souligner l'invention politique ou sa possibilité. Mais même sans l'hypothèse révolutionnaire et volontaire, penser le temps comme discontinu, c'est aussi concevoir le mouvement du temps comme le produit du jeu qui s'instaure dans une société donnée entre champ d'expérience et horizon d'attentes<sup>32</sup>, que ces attentes soient optimistes ou pessimistes, que l'expérience soit dramatique, tragique ou enthousiasmante, voire tragique et enthousiasmante. Il s'agit alors de mettre plutôt l'accent sur les conflits et les crises comme moteurs du mouvement historique, crises hétérogènes les unes aux autres et à ce titre, d'une manière rare et erratique « événements » au sens fort : ce qui vient rompre le champ d'expérience et trouver l'horizon d'attente des hommes qui le vivent.

Sur des moments historiques clés comme celui de la Révolution française, ces conceptions produisent des effets d'interprétation radicalement opposés. D'un côté le dérapage, de l'autre l'événement. D'un côté une périodisation longue en termes de genèse du monde contemporain, de 1789 à 1889 <sup>33</sup>, de l'autre une séquentialité aux angles vifs, séquentialité encadrée par des événements qui reconfigurent effectivement le mouvement révolutionnaire.<sup>34</sup> Daniel Bensaïd discute ainsi ces choix de moments clés qui ne sont pas ceux du calendrier commémoratif mais ceux d'une autre histoire des vaincus qui sinon disparaîtrait, ainsi en est-il de l'évocation

---

<sup>30</sup> MLR, p.16.

<sup>31</sup> MLR, p.15.

<sup>32</sup> Nous reprenons ici les catégories de Reinhart Koselleck, *Le futur passé, pour une sémantique du temps historique*, Paris, EHESS, 1990.

<sup>33</sup> C'est l'option adoptée par François Furet dans le volume sur la Révolution française paru dans la grande collection sur l'histoire de France, chez Hachette comme l'avait déjà fait remarquer Jean Chesnaux dans "L'axe passé/présent/avenir" in *"Cet obscur objet de l'histoire"*, *Espace-Temps* 1985 p. 14.

<sup>34</sup> Sur le sens des découpages historiographiques et en particulier sur la question de la séquentialité, on regardera Sylvain Lazarus " Que veulent donc ceux qui ne veulent ni vertu ni terreur ? A propos de la politique et de la terreur" in Catherine Kintzler, Hadi Rizk ed, *La République et la terreur*, Paris, Kimé, 1995.

de la fusillade du champs de mars, terreur tricolore escamotée par l'histoire officielle généalogique.

Dans le cadre de la première conception, la République française actuelle serait l'héritière de la Révolution selon un mouvement de transmission continue, dans le deuxième cas, la Révolution ne produit pas un héritage, mais un espace de possibles à revisiter en restituant à chacune des séquences sa spécificité.

Dans cette critique du progrès faite à François Mitterrand, Daniel Bensaïd retrouve la critique faite en son temps par Edgar Quinet à l'Empire. Ce dernier ne supportait plus en 1857 une conception de l'histoire que l'on dit « téléologique » pour n'avoir pour visée que de présenter la ligne germinative du système parlementaire. « Les historiens, convaincus que le régime de l'omnipotence parlementaire était la consommation de l'histoire de France, ils ont expliqué les ères antérieures comme une préparation de cette ère nouvelle. Tout dans le passé leur a semblé graviter vers ce présent qu'ils jugeaient indéfectible. C'était le fil avec lequel ils traversaient le moyen âge et les temps modernes (...) Comme ils tenaient dans leurs mains le dénouement du drame, ils en expliquaient aisément le début et les péripéties (...) ce qui a précédé est cause de ce qui a suivi, donc en France, c'est le pouvoir absolu qui engendre la liberté ! »<sup>35</sup>. Edgar Quinet ironise sur ce pseudo régime parlementaire du temps de l'Empire qui fabrique, non pas des républicains sur le modèle des révolutionnaires français, mais des hommes modérés qui peuvent s'accommoder de n'importe quelle situation historique tant ils sont convaincus que le meilleur est déjà là. L'histoire de France devient désormais celle d'une réhabilitation généralisée de tout ce qui vient avant et après la Révolution française, puisque le progrès a mené les hommes de France là où ils sont. Pour Quinet ce qui s'efface du même coup c'est l'ensemble des efforts accomplis pour faire advenir la liberté. L'événement révolutionnaire lui-même pourrait devenir une sorte de péripétie, ses échecs comme ses réussites nivelés. Les pans de l'histoire les plus contraires à la liberté pourraient être réhabilités. Or autour de l'histoire de la Révolution de Quinet la bicentenaire rappelle que « cent trente huit articles avaient été écrits en sept mois ».<sup>36</sup>

A contrario, si l'on refuse cette téléologie, l'histoire devient un univers de ressources : laboratoires d'analyse certes mais aussi dans un rapport d'implication qui déborderait une simple ambition descriptive, une incitation à l'action qui engagerait le présent et l'avenir. Face à l'impératif d'objectivation du savoir, il s'agirait de toujours prendre la mesure du rapport subjectif que l'on entretient aussi avec ce présent des actualisations potentielles, enfin avec des passés qui dialoguent avec ce sentiment du saut dialectique.

Ce sont alors non pas les historiens qui peuvent dialoguer avec la Révolution mais plutôt Jeanne d'Arc et Péguy, car cette philosophie de l'histoire emmène sur les chemins abrupts de la mystique de l'engagement, de la mystique en politique, mystique de la liberté qui ressemble comme deux gouttes d'eau à la passion amoureuse.<sup>37</sup> « Femmes à historiens » ce n'est pas comme une femme à histoire d'amour, or c'est bien de l'amour qui manque aux historiens selon la Révolution elle-même. Ils l'ont « courtisée », mais « rares sont ceux qui ont vraiment cherché à me comprendre, qui m'ont aimée pour ce que je suis » et de comparer le jugement que les historiens font de la révolution au jugement de Jeanne d'Arc par les évêques, et d'opposer la foi, cette fameuse foi en l'impossible d'Edgard Quinet, à la raison d'Eglise ou la raison d'Etat. Pour Bensaïd les historiens sont de ce côté. « Trop d'historiens n'aiment pas assez l'amour pour m'aimer, ils n'aiment que le mariage. »<sup>38</sup> Exit les historiens. Il s'agit bien de proposer une philosophie du fait révolutionnaire en observateur politique du passé comme du présent.

---

<sup>35</sup> Edgar Quinet, *Philosophie de l'histoire de France*, Paris Payot, XXX p. 19)

<sup>36</sup> MLR, p.19.

<sup>37</sup> MLR, p.227.

<sup>38</sup> MLR, p.228.

### ***Daniel Bensaïd un philosophe inactuel ?***

Dans ce livre Daniel Bensaïd propose une réflexion sur le tragique de cette révolution voire de toute révolution. Car le secret de sa tristesse est là, dans cette terreur où la fusion du droit et du pouvoir, de l'Etat qui procède du peuple et de ce peuple lui même source de droit. Dans ce cadre toute opinion contraire devient un délit. Il faut tenter de comprendre ce qui s'est joué alors et ce qui se joue aujourd'hui dans cette facilité à faire le procès de la terreur, à faire des spectacles où un peuple d'aujourd'hui serait en fait amené à juger le peuple d'hier en jugeant à nouveau le roi, et donc en mettant effectivement dans le regard contemporain la révolution en litige. « Plus que grotesque c'était ignoble ! »<sup>39</sup> « citoyen président, une société qui s'offre, au mépris de nos effrois et de nos audaces, ces mourousiades judiciaires en dit long sur elle même et sur sa décadence. Et elle prétend me juger ! »<sup>40</sup> Peut-on juger la prise avec l'incertitude et le danger du doute ? Débute alors une réflexion sur la responsabilité, une réflexion sur l'opportunisme et la décadence de la *virtu* politique avec thermidor. Mais ce qui préoccupe Daniel Bensaïd alias la révolution c'est la question du temps révolutionnaire, de sa décoïncidence, de ses acteurs qui viennent « trop tôt dans un monde trop vieux » ou « trop tard dans un monde trop moderne, ou « trop tôt et trop tard à la fois ». La révolution est bien celle d'un temps hors de ses gonds. Mais elle « n'abdique pas son principe espérance<sup>41</sup> ». « das une histoire sans jugement dernier ni terre promise, ma responsabilité est entière. c'est la seule morale pratique digne de ce nom ». Ernst Bloch et Kant ! Or ce qui se joue là est le refus de la presse qui consiste à vouloir séparer la morale de la politique. « Ma politique est une morale concrète et ma morale une politique. Une esthétique même si tu me permets d'un seul tenant. Sans le refus de capituler devant la force des choses on serait toujours du côté des vainqueurs. »<sup>42</sup>

Alors cette philosophie de la révolution est celle du courage et de la responsabilité, et c'est pourquoi le livre cherche avant tout à raconter l'histoire pour éduquer le thymos, cette compétence à l'ardeur, qui empêche d'être lâche et paresseux, en pensée comme en action. et cet effort de la pensée est lui même mis en scène, la Révolution pense, se pense. « sans renoncer à l'universalité, sans me résigner à une société qui soit la somme aléatoire de particularités émietées, je sais désormais qu'il n'y a d'universalité authentique que par la médiation du particulier et de totalité effective que par la médiation de ses moments. » Je suis parvenue à ces conclusions au terme d'une déconstruction de mes idées reçues »<sup>43</sup>

L'ironisation du présent, l'humour cache une grande détresse face à une société qui s'est laissée domestiquer et une chronique de la fin d'un monde fin d'une espérance révolutionnaire alors que les droits de l'homme restent un horizon ouvert bien au delà de l'horizon bourgeois. »<sup>44</sup>

Trente ans plus tard, ce texte a-t-il vieilli ? De fait il s'est transformé et il me semble être devenu un document sur le bicentenaire autant qu'une histoire de la Révolution raconté à ceux qui ne l'aime pas. Et aujourd'hui ils sont encore plus nombreux qu'en 1989, tant l'universalisme ici encore loué a pris du plomb dans l'aile avec les théories postcoloniales. pourtant justement , si actualité il ya c'est bien dans cette capacité d'avoir parlé de droits

---

<sup>39</sup> MLR, 185

<sup>40</sup> MLR, 186

<sup>41</sup> MLR, 219

<sup>42</sup> MLR, 220.

<sup>43</sup> MLR, 222.

<sup>44</sup> MLR, 223.

inachevées et d'esthétique de la politique, car les luttes particulières sont aujourd'hui celles des descendants d'esclaves, celles des femmes de me too, celles des sans papiers et des demandeurs d'asile et à cet égard ce livre n'a pas pris une ride, il est même en avance car il ne renonce pas à ce qu'il nous faudra bien retrouver, cet universel qui n'est pas l'universalisme impérial mais bien « l'humanité universellement émancipée »<sup>45</sup>. La dissolution de toutes les classes et de toutes les oppressions quand il n'y aura plus de raison de s'opposer à une société vraiment bonne »<sup>46</sup> Alors oui nous pouvons encore lire ce texte qui anticipe sur la nécessité de défendre la Révolution française contre ses ennemis et tous ses faux amis qui l'ont enterrée en 1989.

L'incertitude fictionnelle du sujet aura permis de jouer de l'anachronisme et ainsi de faire et de l'histoire et de la philosophie, mais pas de l'histoire historiciste à la manière des historiens mais bien cette histoire qui examine le sens et pas seulement les faits. Qui aujourd'hui peut tendre l'oreille à ce travail ? ceux qui aiment le travail de langue, de l'esprit au double sens de la pensée et de l'humour, ceux qui veulent savoir ce qui s'est passé en 1989. Mais il ne s'agit pas d'avoir des illusions, ceux qui à l'époque l'ont sollicité pour lutter contre la Mitterrandie sont désormais très loin de ces préoccupations et loin de l'universel révolutionnaire. Cette poétique à la fois politique et savante sur le double versant d'une histoire utile pour la vie demande une lecture aussi vivante que son écriture et aujourd'hui l'académie semble avoir absorbé sous un lourd système de contraintes auto-entretenues toute velléité de liberté de penser et d'agir. le positivisme honteux pour le moment l'a emporté loin de toute engagement. La poétique traverse le temps mais sa dimension savante ne s'adresse plus qu'aux acteurs décalés d'une situation désastreuse. Pourtant le texte a été réédité par certains de ces décalés<sup>47</sup> et a cru encore qu'il était possible de donner à lire un travail qui œuvre à la porosité des champs, des savoirs, des pratiques, une porosité toute féminine, une porosité redevenue révolutionnaire. La science fiction telle que Michel de Certeau<sup>48</sup> l'avait pensé peut-elle encore trouver son compte dans l'institution de lecture contemporaine ? Il faut en faire le pari si nous voulons demeurer vivants et si nous ne voulons pas adopter trop vite et sans combat le camps des vainqueurs.

Sophie Wahnich, avril 2021.

---

<sup>45</sup> MLR, p.223.

<sup>46</sup> MLR, p.223.

<sup>47</sup> Aux éditions don quichotte en 2017, avec une préface d'Arlette Farge.

<sup>48</sup> Michel de Certeau, *L'histoire entre science et fiction*, folio gallimard, 1986.